Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 17 (1865)

Vorwort: Discours prononcé à l'ouverture de la séance générale du 5 septembre 1865

Autor: Saintes

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE LA SÉANCE GÉNÉRALE

du 5 septembre 1865,

par M. *le pasteur* SAINTES.

Messieurs et chers collègues !

C'est la troisième fois que la *Société jurassienne d'émulation* se réunit dans nos murs, et c'est toujours avec une satisfaction plus vive et mieux sentie que la section de Bienne vous y accueille. Soyez donc les bienvenus dans notre ville, ô vous nos compatriotes du Jura bernois ! Vous éprouvez peut-être plus que jamais le besoin de resserrer des liens et de trouver des sympathies qui confirment votre espoir, quelquefois languissant, de partager avec toutes les autres parties du canton les bienfaits de la commune patrie, et vous pensez qu'au besoin vous serez appuyés dans vos légitimes aspirations. Eh bien, je crois être ici l'interprète non pas seulement de la section biennoise de notre Société, dont les sympathies vous sont acquises, mais encore des habitants d'une ville qui regardera toujours comme rendue à elle-même la justice qui vous sera rendue. En conséquence, je vous le répète, avec les purs sentiments de la joie que nous fait éprouver votre présence au milieu de nous, recevez la bienvenue la plus cordiale.

Qu'il me soit également permis d'être l'organe de notre Société pour remercier les aimables étrangers au Jura bernois et à la Suisse, qui n'ont pas craint des voyages longs et fatigants pour nous encourager par leur présence et, nous osons l'espérer, de leurs bons conseils. Ils nous font sentir combien les liens de l'esprit sont encore forts dans notre patrie, malgré ce positivisme calculateur et ce réalisme sensuel qui voudraient les affaiblir, et que si l'invasion du prosaïsme dans les diverses directions de la vie sociale nous menace, nous pouvons encore lui opposer une digue puissante, celle de la culture de l'intelligence dans les domaines si variés de la littérature, de la poésie, de la science ou des arts. Au laisser-aller de beaucoup de nos contemporains, que leur inspire un scepticisme malsain, nous opposerons, nous, hommes de bonne volonté, l'amour de l'humanité qui nous anime, et la patrie comptera autant de propagateurs du progrès que notre Société compte d'amis et de membres vraiment actifs.

Voulez-vous bien me permettre, Messieurs, puisque j'ai prononcé le mot de *progrès*, que je saisisse l'occasion qui m'est offerte, et dont je vous promets de ne pas abuser, pour m'expliquer sur ce mot magique de progrès, dont la signification est si souvent mal comprise, et que de nobles esprits ne peuvent adopter comme un signe de ralliement pour l'accomplissement d'un grand devoir, parce qu'ils le voient souvent profané par des êtres vulgaires, par des esprits d'une rare excentricité, ou par l'inconsistance morale de beaucoup de ceux qui se proclament des hommes de progrès et qui ne savent pas le faire honorer ; c'est assez pour mettre en défiance les personnes le plus propres à servir cette noble et sainte cause du progrès en général, et surtout du progrès relatif à la perfectibilité morale de l'être humain. Mais s'il arrive que le paradoxe se mêle à la vérité, ou que des déclamations pompeuses, mais vides, obligent au silence les esprits modestes et exempts de présomption, ce n'est pas une raison de condamner ce que de faux défenseurs acclament sans le comprendre. La liberté aurait-elle des détracteurs parce que certains esprits

ont le talent de la transformer en un insolent despotisme? Serions-nous assez abandonnés de Dieu pour fouler aux pieds les principes sacrés du droit et de la justice parce qu'on les voit trop souvent sacrifiés par un caprice de prince ou les folies de quelque être corrompu! Alors il nous faudrait renoncer à nous dire des hommes d'émulation, c'est-à-dire, comme le dit avec raison un aimable écrivain (M. de Jaucourt), « des amis de cette passion noble, généreuse, qui, admirant le mérite, les belles choses et les belles actions, s'efforcent de les imiter ou même de les surpasser en y travaillant avec courage, par des principes honorables et vertueux (1); » il nous faudrait, dis-je, y renoncer parce que d'autres passions mesquines et même ignobles, comme le sont l'envie et la jalousie, qui aiment à se couvrir du masque de cette douce et aimable émulation, qui jouit des efforts des autres autant du moins que de ses propres efforts, et qui ne puise dans le triomphe d'autrui qu'une ardeur nouvelle pour atteindre au même degré de perfection. En conséquence, il ne faut pas que les extravagances, les utopies ou les folies de ceux qui s'abritent à l'ombre de la doctrine du progrès ralentissent notre désir de servir sa cause, et ne nous fassent pas oublier qu'elle est pourtant la loi suprême de l'homme intelligent, moral et libre. Quiconque n'est pas exclusivement dominé par la passion des intérêts matériels, et a conservé quelque souci de la dignité de l'homme, de sa grandeur, de son progrès moral, sent bien qu'il doit prendre un parti à l'égard de ces problèmes, dont la solution affirmative ou négative entraîne à d'aussi graves conséquences.

Mais qu'est-ce donc que la doctrine du progrès? Peut-on en donner une définition sûre et exacte? Hélas! tout en laissant dans certains bas-fonds de la société, où des oisifs autour d'une table rabelaisienne agitent toutes les questions sociales qu'ils ne savent ni comprendre ni apprécier, nous rencontrons chez des écrivains de mérite, chez des publicistes d'une grande

(1) *Encyclopédie méthodique*, article *Emulation*.

renommée, chez des hommes considérables par leur position et entourés d'une juste estime, nous rencontrons sans cesse cette formule : il faut être des hommes de progrès ! puis, si vous continuez le dialogue, ils vous parleront de la politique du progrès, de la religion du progrès, de la philosophie du progrès. Tout cela est bel et bien ; mais nous, qui ne voudrions jamais rester en arrière des autres quand il s'agit de l'honneur, de la vérité, de la justice et du dévouement, d'où vient que pour peu que le dialogue continue avec certains hommes de progrès, nos idées se croisent et se contredisent, et que le sourire qui erre sur les lèvres de nos contradicteurs, nous fait penser qu'ils nous rangent au nombre de ceux qui veulent enrayer le char du progrès. Ah ! c'est sans doute que, tout en croyant tous au progrès, nous en définissons la nature d'une manière différente, c'est que nous parlons différemment de ses lois, de sa condition, et que si nous le regardons comme le résultat de la libre volonté humaine concourant avec les forces divines à le faire éclore, d'autres le regardent comme le produit fatal et nécessaire de tout ce qui a existence, du visible et de l'invisible, du matériel et du moral, de l'organisme animal et de la substance intelligente et morale.

Si l'on consulte le simple bon sens, il y a progrès quelque part si l'on est parti d'un lieu pour arriver à un lieu plus élevé ; c'est commencer par les éléments d'un art, d'une science, d'une industrie, et parvenir, après bien des efforts et de la persévérance, à un fini d'exécution aussi parfait que possible : ainsi pour les travaux de l'intelligence, ainsi pour les travaux matériels. En ce qui regarde la morale, le progrès consiste dans l'accomplissement des obligations qui incombent à chaque membre de la famille humaine ; c'est chercher à toujours mieux accomplir la loi impérieuse du devoir ; c'est renverser les obstacles qui s'y opposent ; c'est s'efforcer d'acquérir chaque jour ce qui nous manque pour que l'idéal du beau et du vrai devienne en nous une réalité ; et en religion, c'est d'épurer toujours plus nos vues et nos sentiments sur ce grave sujet ; c'est de ne donner son assentiment qu'à ce qui

répond le mieux à notre besoin de connaître, de sentir et d'aimer, touchant les promesses de la vie présente et de la vie à venir.

Ainsi défini, il faudrait pour ne pas croire au progrès être un sauvage ou un idiot; mais qu'on y prenne garde, que devient alors la philosophie du progrès qui n'admet pas de point de départ et qui veut que tout soit éternel ! Que deviennent la politique du progrès, la morale du progrès, la religion du progrès, quand on ne veut tenir aucun compte du passé, quand au lieu d'émonder et d'émonder souvent l'arbre de l'humanité on fait table rase de tout, et que l'on cherche ainsi à construire l'édifice de l'avenir non pas même sur le sable, toujours mouvant, mais uniquement dans les airs !

On en a vu, il est vrai, reculer devant les conséquences inévitables de ces principes, et quelques-uns des plus brillants interprètes de ce que l'on appelle la doctrine du progrès, tels que Pierre Leroux, Pecqueur, Eugène Pelletan ou le philosophe éminent qui signe ses œuvres du nom de Vacherot, ont tâché d'idéaliser cette doctrine et de protester, disent-ils, contre cette tourbe d'interprètes qui en compromettent le succès par inintelligence ou exagération. Je ne puis m'empêcher de citer ici quelques paroles de l'ancien professeur de philosophie à l'école normale, Vacherot, qui est, de tous les esprits indépendants qui ont cherché leur voie hors des sentiers battus, le plus distingué et le plus fort; et qui, pour cela, ne devait pas être populaire : car lorsque la science est élevée et sérieuse, elle n'est pas accessible à la foule ! Vacherot parle donc ainsi : « S'il est de grossiers esprits, qui ne voient dans l'homme que le corps, dans la civilisation que l'industrie, qui, pourvu qu'ils entendent le bruit des roues, contemplent les splendeurs du char magnifiquement décoré et roulant avec fracas, n'ont pas la pensée de se demander ce qu'il porte et où il mène, s'il n'est pas intérieurement un sépulcre infect, vide de poésie, de philosophie, de morale, de tout ce qui fait vivre et conserve une société. Aux apôtres de ce progrès, les amis de l'esprit, les poètes et les philosophes peuvent dire : Puisque

vous ne portez dans vos machines ni le bien, ni le beau, ni le vrai, ni le saint, passez. Que nous importe tout ce mouvement et tout cet éclat? Votre orgueil nous fait pitié, votre enthousiasme nous révolte. La Grèce de Philippe et des Flaminius était plus brillante de luxe que celle d'Aristide. Etait-ce un progrès? La Rome de la République était plus riche en vertus, en éloquence, en liberté qu'en palais et en monuments. La Rome des Césars avec ses édifices, ses arts, ses jeux ou ses fêtes, eût été sans doute plus de votre goût. Pour nous, nous trouvons plus de prix à la société qui a produit les Gracques et les Caton. Toute cette pompe est moins belle que le moindre acte de vertu, qui, selon la parole d'un sage de l'antiquité, brille d'un plus vif éclat que l'étoile du matin. Votre mesure de la civilisation n'atteint pas la vraie taille de l'humanité et il nous faut d'autres signes pour croire au progrès. » Et le savant auteur de l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, et de divers écrits philosophiques, mais surtout de celui intitulé : *De la Démocratie*, se sépare par la méthode et par beaucoup d'idées de ses confrères en progrès, d'abord en ce qu'il place en première ligne le progrès moral, ensuite en ce qu'il ne croit pas aux évolutions des phénomènes en histoire et dans la nature, mais aux révolutions, telles qu'elles sont inscrites dans les entrailles de la terre, telles que les racontent les annales des peuples, et qui, si elles sont très nombreuses dans la nature physique, on ne peut encore en compter que trois dans l'histoire, celle du monde de l'Orient, puis, celle du monde gréco-romain, et enfin celle du monde formé par le christianisme et qui n'a pas encore accompli sa révolution entière.

Je dis que M. Vacherot ne croit pas aux évolutions, et c'est par là qu'il évite de parler de ce monstre-géant, de cet être grotesque et infini dans sa grandeur, qui contient tout, qui produit tout, de qui procède tout et qui dans ses mouvements nécessaires produit les résultats que nous nommons le progrès. M. Vacherot n'adopte donc les révolutions successives du globe que parce que leur succession anéantit toujours des types moins parfaits pour mettre en évidence et en exercice

ceux qui, brisés plus tard, feront place à d'autres qui s'épanouiront à leur tour, pour disparaître encore dans la suite des temps. Ainsi Vacherot, sans vouloir toucher aux questions délicates des origines, ne fait pas moins s'effectuer le progrès d'éternité en éternité, et son système n'est pas moins une des manifestations d'un panthéisme spiritualiste, qui tout en dédaignant la matière ou en la subordonnant à l'esprit, n'aboutit pas moins à la négation de la liberté morale et par cette négation à celle de toute idée morale qui est incompatible avec la nécessité. Oui, telle est la conséquence la plus nette qui découle de ces doctrines enivrantes que ne veulent pas avouer, il est vrai, de nobles esprits ; mais leurs principes les y conduisent par la voie d'une logique irrésistible. Cependant la foule qui est aussi plus logique qu'on ne pense, ne s'arrête pas à mi-chemin, et de tristes et trop nombreux exemples nous ont déjà démontré que malgré cette doctrine du progrès, elle ne progresse quelquefois que dans des voies où les chefs ne comptent pas la suivre. C'est surtout lorsque le plus brillant d'entre eux, Eugène Pelletan, dans sa polémique avec Lamartine, qui lui montrait du doigt les nombreux écueils de la civilisation en matière d'art, de poésie, de religion, sauf en industrie, et le défiait de lui montrer des êtres supérieurs à Homère, Pindare, Eschile, Eurypide, à Phidias, Démosthènes, Cicéron, Virgile, Tacite, etc., et à tant d'autres qui font envie aux talents de tous les âges, répondait à son illustre adversaire dans son ouvrage : *Le monde marche*, plutôt par des images étincelantes d'esprit que par des raisons solides, plutôt par des hymmes et des chants de triomphe en face d'un avenir idéalisé, que par une connaissance intime de l'homme, de ses facultés morales surtout qui, pour être nobles ne sont pas parfaites, de ses aspirations qui, pour se porter vers le bonheur et l'infini, ne peuvent jamais trouver leur objet sur une terre où nous ne faisons que passer.

Pour me résumer dans une matière que je n'ai pu traiter qu'à vol d'oiseau, mais dont vos intelligences combleront facilement les lacunes volontaires qu'il me fallait laisser, si je

ne voulais pas empiéter sur des lectures d'un intérêt plus actuel peut-être et auxquelles vous êtes impatients, sans doute, de prêter votre attention. Mais j'étais moi-même un peu impatient, je l'avoue, de dire un mot sur une aberration de l'esprit qu'on ne combat pas assez. Néanmoins si le progrès n'est pas la loi absolue de l'humanité, comme on l'affirme sans le démontrer, il est pourtant le but à suivre, et l'un des plus puissants moyens d'élever l'humanité, de glorifier l'humanité, en portant chacun de ses membres à y tendre par tout ce qu'il a en lui de puissance intellectuelle et morale.

Mais l'expérience montre aussi que les meilleures volontés viennent trop souvent échouer contre des défaillances alarmantes. Si souvent aussi nous prenons des mirages trompeurs pour la réalité ! Ce qu'un être immortel est sûr d'obtenir en réalisant les conditions du progrès moral, le seul, à proprement parler, qui mène à Dieu puisqu'il nous fait ressembler à Dieu, c'est le bonheur suprême lorsque le fardeau du corps mortel jeté loin, il sera permis à l'âme de se livrer à ses libres développements et de se nourrir d'une vie que nous ne pouvons nommer que le secret de Dieu. Ce secret néanmoins est déjà une réalité pour l'esprit, et comme le dit avec son éloquence ordinaire Lamartine, il est comme un fanal placé sur le rivage où nous n'abordons qu'après le naufrage de la vie. « Nous croyons voir le fanal à quelques vagues de nous sur notre globe flottant, mais il brille en effet sur une autre sphère, et il nous conduit au perfectionnement moral et au bonheur éternel. »

Encore un court moment d'attention et je finis : Car vous m'en voudriez assurément, si j'avais pu oublier dans cette introduction à nos lectures et à nos délibérations, si je ne rappelais, dis-je, à votre pieux souvenir deux de nos collègues qui ont cru, eux aussi, au progrès tel que je me suis plu à le définir, et qui nous en ont donné souvent de frappants exemples ; mais au lieu de les voir ici nous encourager par leur présence, ils sont allés nous attendre, pendant l'année qui vient de s'écouler, dans le lieu où l'on a la solution de ce qui nous a tant inquiétés

et quelquefois tant tourmentés sur le théâtre de nos luttes et de nos expériences.

Oui, ceux de nos collègues dont nous déplorons la perte ont été des hommes de progrès, et cependant ils en parlaient peu, et ils agissaient d'autant plus en vue du progrès, tandis qu'il en est beaucoup qui ont souvent ce mot à la bouche, et qui si le pouvoir leur en était donné, feraient par leur inintelligence du vrai progrès, reculer de trente siècles le char de la civilisation.

Messieurs, le commandant Scholl qui eût présidé aujourd'hui cette réunion avec tant d'aisance et de distinction, et qui vous aurait fait entendre quelques-unes de ces paroles qui avaient l'heureux privilége de faire vibrer toutes les cordes du sentiment et de l'intelligence, est allé rejoindre dans un meilleur monde un autre ami, un autre de nos éminents collègues de Bienne, M. le Dr Blœsch qui nous fut ravi, il y a deux ans. Un autre collègue également regretté est cet homme de bien né dans les Franches-Montagnes, et dont la franchise et la courtoisie marquaient le point culminant du caractère. Nous aimons à confondre dans un même sentiment d'estime et de considération M. le Dr Blœsch, M. le commandant Scholl et M. l'ancien landammann Péquignot, si brusquement enlevé à ses amis et à la Société d'émulation, dont il était un des plus beaux ornements, par cette variété de connaissances dont il était enrichi, cette amabilité, ce suprême bon ton et cette urbanité exquise qui prévenait tant en sa faveur, et qui désarmait un adversaire quand il était tenté de combattre quelques-unes de ses opinions.

D'autres diront combien, en particulier, MM. Scholl et Péquignot, comme militaires, comme magistrats, comme écrivains, comme hommes de société, ont su conquérir, non une renommée éphémère qu'ils n'ont pas recherchée, mais une de ces réputations d'honnête homme qui surpasse à nos yeux une gloire brillante, surtout quand elle est acquise au prix de l'improbité. Oui, avec des nuances diverses dans le caractère et dans les talents de l'intelligence, nos collègues

Blœsch, Scholl et Péquignot ont été, dans une certaine mesure et dans des milieux différents, des amis du progrès, parce qu'ils étaient des hommes de conviction, mais aussi des hommes polis, bienveillants envers tous, et surtout des hommes consciencieux et d'une amabilité qui ne coûtait rien à l'inépuisable bonté de leur cœur. Que vous dirai-je encore, Messieurs, devant leurs tombes à peine fermées? — Ce que j'ai dit en terminant un article dans une feuille publique de notre ville, le jour où nous apprîmes la mort de notre ami Scholl, décédé à Montpellier : « Allons et faisons de même ! »